

LE TEMPLE BIBLIQUE COMME MUSÉE

Pour le frère Jean-Pierre Olivier,
qui sait ce qu'œuvre d'art veut dire.

Cet article n'est pas la démonstration argumentée d'une idée, mais davantage une méditation. La Bible a-t-elle à voir avec la notion de musée ? Je déclinerai cette question sur différents registres, en centrant la réflexion sur le temple. Je m'expliquerai aussi sur la possibilité d'interroger l'Écriture au moyen d'une réalité plutôt moderne comme celle du musée. Moderne ? Nous verrons en premier lieu que le musée et la bibliothèque qui lui est liée plongent leurs racines dans l'Antiquité et qu'ils ont croisé le destin de la Bible comme livre. Quant au temple, est-il vraiment un musée ? La rencontre de ces deux mots produit un choc qui aide à penser. Le temple tend à persister, à conserver de multiples objets ; il est surtout la demeure du Seigneur, lequel est le garant d'une tradition : celle de Lui-même, Dieu, qui réside parmi son peuple. Tout ce qui fait partie du temple rappelle cette cohabitation de Dieu et des humains, en est le mémorial toujours actuel. Le temple biblique, pensé comme musée, est le contraire d'un dispositif nostalgique.

Muses, musée, Moïse

La Bible à l'ombre du Musée

Le destin de la Bible est foncièrement lié à celui du Musée. Pour la première fois dans l'histoire, un témoin atteste longuement, au II^e siècle avant notre ère, que la Bible existe, quand il nous raconte que les écrits sacrés des Juifs ont été traduits de l'hébreu en grec un siècle auparavant. Ce témoin est l'auteur de la *Lettre d'Aristée* et les faits qu'il raconte se sont passés à Alexandrie en Égypte, sous l'impulsion du roi Ptolémée et de Démétrios de

Phalère, le directeur du Musée¹. Selon les traditions juives, puis chrétiennes, soixante-dix ou soixante-douze traducteurs juifs ont d'abord traduit le Pentateuque : cette version grecque a été appelée pour cette raison « traduction des Septante » (ou simplement « la Septante »). Le nom s'applique ensuite plus largement à l'ensemble de la traduction des livres bibliques².

Cet immense travail s'intègre dans la prestigieuse politique culturelle des souverains lagides. Deux institutions alexandrines incarnent plus particulièrement cet intérêt des rois pour les savoirs du monde : le Musée et la Bibliothèque. Les deux bâtiments se trouvent à proximité du palais royal. Le premier est une sorte d'Académie des sciences et des arts qui réunit des savants venus du monde grec et encourage la recherche ; ce n'est pas un musée au sens moderne du terme, où des œuvres d'art seraient collectionnées, mais plutôt un rassemblement des savoirs que manifeste la coexistence des savants. La Bibliothèque répond davantage à notre définition du musée : elle se propose de rassembler tous les livres du monde, les ouvrages grecs d'abord, puis des traductions grecques d'œuvres écrites en d'autres langues. On ne peut dire avec précision si la Septante fut faite d'abord pour la Bibliothèque d'Alexandrie ; ce qui est sûr, c'est que l'entreprise de traduction trouvait dans cette cité un climat favorable, inspiré par les pouvoirs en place³.

Chapelle des Muses, bibliothèque des Écritures

Démétrios de Phalère est loué par l'auteur de la *Lettre d'Aristée* : c'est lui qui a préparé les cellules près de la mer pour les traducteurs juifs. Il est pourtant le leader d'une institution païenne, le Musée, littéralement : « le lieu des Muses ». Le but de l'institution est certes d'ordre intellectuel, mais le travail de l'esprit y est intimement lié à des notions et des pratiques religieuses du paganisme. Le Musée est fondé dans la continuité des écoles de la Grèce,

¹ *Lettre d'Aristée à Philocrate*, introduction, textes, traduction et notes par A. Pelletier, Éditions du Cerf, 1962, (coll. « Sources Chrétiennes », 89).

² La « bible » concernant la Bible grecque des Septante reste, en français : G. DORIVAL, M. HARL, O. MUNICH, *La Bible grecque des Septante. Du judaïsme hellénistique au christianisme ancien*, Cerf - éditions du CNRS, 1988, (coll. « Initiations au christianisme ancien »).

³ Parmi l'énorme bibliographie sur la Septante et le milieu alexandrin, un des ouvrages les plus agréables à lire est, dirigé par Chr. JACOB et Fr. de POLIGNAC, *Alexandrie III^e siècle av. J.-C. Tous les savoirs du monde ou le rêve d'universalité des Ptolémées*, Autrement, 1992, (Série « Mémoires », 19).

organisées en des thyases dédiés au culte des Muses. Strabon nous apprend que le directeur était même prêtre de ces divinités⁴.

La Bible a donc à voir avec le Musée et la Bibliothèque. Ils ont marqué l'espace où elle a émergé historiquement. Il y avait bien sûr de la Bible avant qu'on ne parle de la Bible, mais il est intéressant de noter que c'est dans une ville cosmopolite, brassant les cultures, les ethnies et les livres, que le Livre s'est comme manifesté. Le terme même de *bibliothèque* est employé dans un livre tardif⁵ : le deuxième livre des Maccabées que nous n'avons qu'en grec. Il signale que certains hauts faits de l'histoire d'Israël « étaient racontés dans les archives et dans les mémoires de Néhémie, et aussi la manière dont ce dernier, fondant une bibliothèque, y rassembla les livres concernant les rois et les prophètes et ceux de David, ainsi que des lettres royales relatives aux offrandes » (2 Maccabées 2, 13).

La « bibliothèque » semble désigner une partie des livres bibliques que Néhémie agença lors de la réorganisation de la communauté, au retour de l'exil. Le terme qui désigne la réunion des livres (verbe *épisunagein*, traduit par « rassembler » ci-dessus) est déjà employé quelques versets auparavant (2 Maccabées 2, 7) pour désigner la réunion du peuple que Dieu opérera un jour (verbe *sunagein* et substantif *épisunagôgè*). Quelques versets plus loin (2 Maccabées 2, 18), le même terme est employé (verbe *épisunagein*) pour désigner la réunion des Juifs dispersés, dans le temple restauré et purifié à Jérusalem. Quand le texte biblique emploie le terme de « bibliothèque », c'est bien dans un contexte de collection ; mais cette fois, les livres, les membres du peuple et « le lieu » (c'est-à-dire le temple, 2 Maccabées 2, 18) s'y superposent, s'informent mutuellement et donnent un contenu neuf à la notion.

Moïse et les Muses

Des auteurs juifs ont réagi très vite contre des propos malveillants à l'égard de leur coreligionnaires. On possède par exemple des extraits d'un certain Artapan, Juif égyptien (II^e ou I^{er} siècle avant notre ère), qui développe l'idée que les Juifs ont été les civilisateurs de l'Égypte⁶. Abraham aurait, selon lui,

⁴ Voir l'ouvrage classique de P. BOYANCÉ, *Le Culte des Muses chez les philosophes grecs : études d'histoire et de psychologie religieuses*, De Boccard, 1993 (1^{re} édition : 1937).

⁵ Les deux livres des Maccabées (retenus d'un ensemble de quatre livres) figurent dans le canon catholique et orthodoxe, mais pas dans celui des Juifs ni des Églises protestantes.

⁶ L'évêque Eusèbe de Césarée compile trois passages tirés d'Artapan qu'il connaît par un historien antique, Alexandre Polyhistor. Voir EUSÈBE DE CÉSARÉE, *La Préparation évangélique. Livres VIII-IX-X*, introduction, traduction et notes par

enseigné l'astronomie à Pharaon et Joseph aurait été le législateur du pays. Quant à Moïse, il serait un inventeur universel, l'ancêtre des philosophes, et il aurait véritablement fondé l'État égyptien. Les Grecs auraient acclimaté chez eux sa haute figure sous le nom de Musée, sage et chantre qui fut le maître d'Orphée, ou plus généralement son double.

Bien sûr, ce rapprochement nous semble forcé ; de plus, le mot « musée » est ici un nom propre (*Mousaios*, « celui qui est en relation avec les Muses »), et pas un nom de bâtiment (*mouseion*, « le lieu des Muses »). Mais cette identification tend à devenir courante et Moïse, de façon générale, était connu chez les païens comme un mage⁷. Cette identification entre Moïse et Musée-Orphée formule en tout cas une idée promise à un bel avenir dans le judaïsme et le christianisme : celui du « larcin des philosophes ». Toute grande idée aurait en fait été prise dans les temps anciens par les penseurs et les poètes des nations aux antiques personnages d'Israël, tels Abraham et Moïse. C'est un autre Juif d'Égypte du III^e – II^e siècle avant notre ère qui semble avoir émis pour la première fois cette idée : Aristobule (dont le nom est mentionné deux fois dans les livres des Maccabées⁸).

Les bergers inspirés

Sans reprendre les explications d'Artapan, ne révoquons pas trop vite la tendance comparatiste dont il témoigne et qu'il utilise à des fins apologétiques. À notre époque, J. P. Brown nous a appris à ne pas repousser immédiatement les ressemblances de mots et de représentations entre monde sémitique et monde gréco-latin. Quoi qu'il en soit du nom de Moïse (qui est à peu près sûrement un nom d'origine égyptienne), il est intéressant, avec

G. Schroeder et É. des Places, Cerf, 1991, (coll. « Sources Chrétiennes », 369). Les références de ces passages sont : IX, 18, 1, 1 / 23, 1, 1 / 27, 1, 1 ; c'est cette dernière référence qui nous intéresse surtout ici (Moïse et Musée, p. 270-273). Voir aussi ce qu'en dit J. MÉLÈZE-MODRZEJEWSKI, *Les Juifs d'Égypte de Ramsès II à Hadrien*, Armand Colin, 1991, paragraphe « Aux sources de l'antisémitisme païen », p. 111-116.

⁷ É. DES PLACES, *Numenius. Fragments*, CUF, Les Belles Lettres, 1973, p. 52, n. 3. Voir aussi J. G. GAGER, *Moses in Greco-Roman Paganism*, Nashville – New York, Abingdon Press, 1972.

⁸ 1 Maccabées 1, 10 et 2 Maccabées 2, 18. Voir l'hypothèse, audacieuse et bien fondée, de D.-M. d'HAMONVILLE (avec la collaboration d'É. DUMOUCHEZ), *Les Proverbes, La Bible d'Alexandrie*, vol. 17, Cerf, 2000, selon laquelle cet Aristobule pourrait être le traducteur des Proverbes dans la Septante. Plus proche de nous dans le temps, voir le magnifique ouvrage de J. Bl. FRIEDMAN, *Orphée au Moyen Âge*, traduit de l'anglais par J.-M. Roessli avec le concours de V. Cordonier et Fr.-X. Putallaz, Cerf – Éditions Universitaires de Fribourg, 1999 (en particulier sur Moïse et Orphée, p. 22-28).

Brown, de voir dans une expérience fondatrice de ce personnage une possible scène type de l'Orient méditerranéen⁹. Moïse, qui a parlé et écrit sous l'inspiration de Dieu, a d'abord rencontré ce Dieu dans la montagne, au buisson ardent, alors qu'il était un berger solitaire pour le compte de son beau-père Jéthro (Exode 3-4). Est-ce ce genre d'expérience, demande Brown, qu'Hésiode, le vieux poète de Thèbes en Grèce, nous rapporte de lui-même ? Ayant rencontré les Muses dans le vallon où il faisait paître ses bêtes, il a reçu d'elles révélation et inspiration pour écrire ses poèmes¹⁰. Et Brown de mentionner encore dans la Bible Amos, le berger inspiré (Amos 1, 1 ; 7, 14-15), David qui raconte comment il a fait l'expérience de Dieu alors qu'il s'occupait dans les monts de Juda des troupeaux de son père (1 Samuel 16, 11 et 1 Samuel 17, 34-37). Les propos du jeune berger renvoient aux rencontres divines que fit son ancêtre Jacob, quand il conduisait les bêtes de Laban (Genèse 31, 11-13).

Les Muses, filles de Mnémosyne, font œuvre de mémoire. Alors qu'elles président aux activités de l'esprit et de l'art, aucune d'entre elles n'a en charge la peinture ni la sculpture. Cette étrange absence de la représentation figurative participe-t-elle d'une réflexion qui a aussi des illustrations dans le monde biblique (cf. dans le Décalogue : Exode 20, 4 et Deutéronome 5, 8) ? Y a-t-il un lien entre la notion de mémorial dont parle la Bible et les filles de Mémoire qui président aux écrits et aux chants (« Écris cela en mémorial dans un livre », dit Dieu à Moïse, Exode 17, 14) ?

Ces dossiers sont vastes, complexes, difficiles à manier. Ils aident cependant à poser la question de la mémoire et de l'inspiration : quelles expériences notables certains êtres font-ils ? Qu'en disent-ils qui mérite de rester ? D'où leur vient un certain regard sur les choses humaines qui n'est

⁹ J. Pairman BROWN, *Israel und Ellas*, vol. 2, Berlin – New York, De Gruyter, 2000, ch. 10, « Men of the Land and the God of Justice », p. 36-37 (l'auteur revient ensuite souvent sur les personnages de David et de Moïse). Les études comparatistes que J. P. Brown mène depuis quarante ans sur le monde sémitique et le monde indo-européen ont été rassemblées dans les trois volumes de *Israel und Ellas*. Elles sont toutes passionnantes et méritent d'être connues. Sur David et Orphée musiciens inspirés, voir encore FRIEDMAN, *op. cit.*, p. 298-308.

¹⁰ Lire le début de la *Théogonie* d'HÉSIODE (traduction par P. Mazon, CUF, Les Belles Lettres, 1928, p. 32-33). Les Muses enveloppées de brumes dans une vallée de l'Hélicon, s'adressent au berger et lui donnent un bâton (cf. le bâton de Moïse ?) avant de lui révéler des vérités. Voir W. BURKERT, *La Tradition orientale dans la culture grecque*, Paris, Macula, 2001, (coll. « Argo »), p. 62 : « [...] il n'y a, on le voit, aucune raison de séparer les cosmogonies mythiques des Grecs – celles d'Orphée, d'Homère ou d'Hésiode – de leurs équivalents orientaux. Il est évident que toutes ces élaborations appartiennent à une même famille. »

pas seulement humain ? Comment des cultures différentes se rencontrent-elles sur ces questions ?

Ces quelques notes concernant les rencontres de la Bible et du monde des Muses nous ont amenés à entrer dans l'Écriture. Poursuivons-y notre enquête.

Temple et musée : jeux de l'ancien et du nouveau

Jeu d'éveil

Un musée dans la Bible ? Il est intéressant de questionner la Bible avec des notions qui ne lui sont pas spontanément apparentées ou qui semblent anachroniques. On peut craindre que ce genre de pratique ne soit qu'un jeu d'esprit dans lequel le brillant des associations, aussi étonnantes qu'infondées, passerait pour de la pensée. Une manière de conjurer ce risque est de faire sciemment un jeu de ce questionnement décalé : on interroge la Bible au moyen de concepts inhabituels, et l'on voit ce qui apparaît. Rien de tel parfois qu'un mot ou une tournure d'esprit modernes pour faire surgir un potentiel d'idées ou de formes qu'on ne percevait pas dans un objet ancien, pour éveiller des parentés imprévues. Le but du jeu est d'arriver à un regard renouvelé sur la Bible, peut-être aussi sur le musée.

Le poète et essayiste Pierre Lartigue, à la fin d'une très belle réflexion sur la danse¹¹, compare avec finesse certaines figures de tags urbains qu'il a soigneusement relevées à des calligraphies japonaises. Il commente aussi des fragments de textes de rap et montre à quel point leurs procédés rhétoriques sont proches de ceux des poètes du XV^e siècle. Et il conclut, pour consommer le rapprochement entre les deux époques : « ce qui par-dessus tout m'émeut est qu'ils pratiquent la fusion du texte, de la musique et de la danse¹² ». « Ils », ce sont les poètes médiévaux et les tagueurs entrés dans la *break dance* pour exécuter leurs œuvres anonymes.

Tout n'est pas dans tout, tout ne vaut pas tout, mais certaines formes, certains agencements sont « produits par le même principe interne ». C'est quelque chose comme des « principes internes » que nous chercherons ici pour penser les liens entre Bible et musée.

¹¹ P. LARTIGUE, *L'Art de la pointe*, Paris, Gallimard, 1992, (coll. « L'un et l'autre »), p. 113-121.

¹² *Ibid.*, p. 120.

Temple et musée biblique

Je privilégierai dans la notion de musée l'idée d'un bâtiment où des objets sont rassemblés, conservés, exposés, et constituent un patrimoine digne de mémoire. Cela n'épuise pas ce que *musée* veut dire, mais quelques aspects majeurs en sont néanmoins évoqués : un lieu stable, des collectes, un désir de préservation et de présentation, une expérience du temps.

Le temple biblique, en première approche, ne semble pas sans rapport avec cette définition. Certes tout n'y est pas ostensible, mais dans le musée non plus : il y a des parties réservées où n'entrent que des personnes accréditées. À part cela, au temple, de vastes parvis étalent aux yeux de la foule des objets nombreux (1 Rois 7) dont nous parlerons plus loin et les pièces intérieures recèlent des d'instruments plus ou moins étranges. Pourtant, dira-t-on, on ne va pas au temple comme on va au musée, pour le seul plaisir de voir, de dénombrer, de se cultiver. En fait, l'émotion qu'on cherche à fréquenter, la beauté ou la vérité d'une forme ou encore l'émoi devant l'accumulation de merveilles, tout cela relève-t-il d'expériences qu'on a dans un musée ou dans un temple ?

Le temple-magasin

Les plus substantielles descriptions d'objets dans la Bible sont toujours liées aux sanctuaires. Nous évoquerons surtout ici le temple de Salomon dont la description est donnée en 1 Rois 6-7¹³, et aussi l'ancêtre de ce lieu saint : le tabernacle, la tente portative, construite sur l'ordre de Dieu, que les Hébreux transportaient au désert ; d'immenses descriptions lui sont consacrées (Exode 25-40)¹⁴.

Salomon fait regorger le temple qu'il a construit d'innombrables objets précieux, faits sur place ou apportés de l'étranger (1 Rois 10, 25). Nous ne sommes pas loin du « trésor » (*thesauros*) des sanctuaires de la Grèce : des pièces où les dons fastueux des fidèles sont entreposés et parfois exhibés. C'est d'ailleurs un fait que le Dieu d'Israël possède ses collections privées. Avant la prise de Jéricho, la première cité de Terre promise à avoir été conquise, Josué fait cette annonce aux Hébreux : « Tout l'argent et tout l'or,

¹³ Tout est multiplié dans la Bible : il y a aussi une description parallèle en 2 Chroniques 3-4. Les livres des Rois, tout au long de leur déroulement, reviennent très souvent sur le temple, en décrivent de nouveaux aspects, signalent les changements et les réparations qui y sont faits. On y découvre même un jour « le livre de la Loi du Seigneur » (2 Rois 22, 8) !

¹⁴ Dieu dit à Moïse ce qu'il souhaite comme pièces et objets dans son sanctuaire et les décrit longuement. Vient ensuite la réalisation de ces objets qui sont à nouveau décrits, avec des nuances nouvelles.

tous les objets de bronze et de fer seront consacrés à YHWH ; ils entreront dans le trésor de YHWH » (Josué 6, 19 ; cf. aussi le verset 24). Dieu a donc des réserves personnelles, le *hiérem*, transportées lors des déplacements du peuple. Le terme traduit par trésor (*'ôtsar*), qui sera le nom d'une pièce importante du temple de Jérusalem¹⁵, vient d'une racine qui signifie « entreposer, stocker ». Le sanctuaire abrite donc un magasin, à la fois coffre à butin et mémorial de la conquête. Certains objets en sont si beaux qu'ils suscitent l'envie. Le Judéen Acan n'hésite pas à dérober dans le trésor du Seigneur des espèces d'or et d'argent, mais aussi un « beau manteau de Shinéar » (Josué 7, 21) : antique vol au musée¹⁶ ?

La réalité du trésor biblique est si riche qu'elle demanderait une étude spécifique. Le ciel est, selon Deutéronome 28, 12, le trésor de Dieu. Il y emmagasine les pluies, les vents et bien d'autres météores (psaume 135, 7 ; Job 38, 22, etc.) et il ouvre ce trésor pour les envoyer sur la terre. Mais ce lieu est aussi un arsenal où des armes parfois étonnantes sont accumulées (Jérémie 50, 25¹⁷). Dire que le ciel est un trésor n'est pas seulement une belle métaphore ; cela contribue à rattacher le temple et ses parties – le trésor en l'occurrence – au sanctuaire céleste. Pas de sanctuaire qui ne reproduise ce qui est déjà présent dans le séjour divin¹⁸.

Les rois d'Israël, mitoyens du temple, ont aussi un trésor personnel. Ézéchias en organise une visite guidée pour les émissaires du roi de Babel : « il leur montra tous ses dépôts, l'argent et l'or, les baumes et l'huile précieuse, son arsenal (littéralement : « la maison de ses objets ») et tous ce qui se trouvait dans ses trésors » (2 Rois 20, 13). Tout cela contribue à une réflexion complexe : peut-on accumuler ? À quelles conditions ? Quel est le meilleur lieu pour entreposer et manifester ses possessions ? Jésus conclut un

¹⁵ On parle du trésor en 1 Rois 7, 51 ; 14, 26 ; 15, 18 ; 2 Rois 12, 19 ; 16, 8, etc. Les évangiles qui parlent souvent de trésors et de thésauriser se réfèrent à ces textes insistants.

¹⁶ Ce larcin dans le trésor de Dieu est aussi le péché originel, la première faute commise, en Terre promise. Cette faute est d'ailleurs évoquée à la manière de la prise du fruit en Genèse 3 : « j'ai vu [...] j'ai désiré [...] j'ai pris » (Josué 7, 21) ; cf. Genèse 3, 6 : « elle vit [...] que l'arbre était désirable [...] elle prit ». Acan, qui a pris une part du trésor de Dieu, l'a enfoui dans sa tente, en terre ; c'est, je pense, une des racines de la parabole récurrente dans les évangiles du serviteur qui, recevant un talent de son maître, va l'enfouir dans la terre (par exemple : Matthieu 14, 30).

¹⁷ En Josué 10, 11, même si le terme *trésor* n'est pas employé, on constate que Dieu possède dans le ciel des réserves de grosses pierres qu'il lance sur les ennemis de son peuple.

¹⁸ Cf. Exode 25, 40 ; 1 Chroniques 28, 19.

jour que les meilleurs magasins pour les humains sont les salles de trésor célestes.

Le temple est un lieu de profusion, les objets qu'il contient sont abondants et précieux. Ce foisonnement s'inscrit dans un contexte biblique plus large : le bonheur d'évoquer, de nommer, de décrire.

Inventorier la création

Plérômes

Au commencement, Dieu a créé, il a tout créé. Cette nouvelle produit une onde de choc dans tout le texte biblique. Les psaumes chantent qu'au Seigneur appartiennent « la terre et tout ce qu'elle contient » (Ps 24, 1 ; 50, 12 ; 89, 11), « la mer et tout ce qu'elle contient » (Ps 96, 11 ; 98, 16). Ce contenu exhaustif que Dieu a fait et qui est à lui, la Septante l'appelle « le plérôme » : les mille formes de la vie, grouillantes, inattendues, qui emplissent les grands domaines du créé¹⁹. L'écriture biblique se conforme volontiers à cette plénitude. On ne nomme pas tout dans la Bible, mais on y perçoit bien souvent un réel plaisir à mentionner arbres, roches, animaux, objets courants ou rares... Cette tendance muséographique prend sa source dans la joie du créé multiforme. Adam est le premier humain à participer avec Dieu à cette joie d'inventorier : dans le beau parc où il règne, il est appelé à donner un nom aux animaux que Dieu lui amène (Genèse 2, 19-20). Ce même goût du passage en revue, de la nomination, marque régulièrement le texte biblique.

Expositions générales et salles spécialisées

Il est intéressant de parcourir les réalités concrètes que la Bible mentionne dans toute son étendue : des dizaines d'arbres, des minéraux, des ustensiles, des animaux, toutes sortes d'êtres mystérieux... Certaines pages ressemblent plus précisément à des salles de musée où une collection particulière est soudain donnée à voir.

On trouve ainsi la salle des gemmes. L'Exode évoque longuement le tabernacle et ce qui s'y trouve ; dans la description des vêtements du grand-prêtre figure le pectoral, une pièce de tissu de prix qu'il porte en sautoir sur ses habits liturgiques ; cette étoffe est chargée de douze pierres précieuses :

¹⁹ Le terme devient une notion théologique dans les écrits pauliniens : « le plérôme de la loi, c'est l'amour » (Romains 13, 10)... Dans ces écrits, le terme continue d'être cité dans le sens de l'exhaustivité du créé (cf. citation du Psaume 24, 1 et parallèles, en 1 Corinthiens 10, 26).

« Une sardoine, une topaze et une émeraude, la première rangée. La deuxième rangée : une escarboucle, un saphir et un diamant. La troisième rangée : une opale, une agate et une améthyste. La quatrième rangée : une chrysolithe, un onyx et un jaspé » (Exode 28, 17-20). Dans le pectoral sont serties deux autres pierres (à moins que ce ne soient des objets de bois), l'*Ourim* et le *Toummim*, qui servent à tirer au sort au nom de Dieu (Exode 28, 30). Le prêtre porte aussi, sur les épaules, deux pierres d'onyx sur lesquelles sont gravés les noms des tribus.

Les arbres sont cités un peu partout, mais il y a parfois des bouquets d'essences diverses rassemblées en un tout. Le Siracide contient deux belles collections d'arbres et d'arbustes : l'une au milieu du livre qui sert à dire l'efflorescence vivifiante de la Sagesse, l'autre à la fin qui exprime la beauté du grand-prêtre et de ses acolytes. La Sagesse parle d'elle-même, disant qu'elle s'est « enracinée dans un peuple glorifié » (Siracide 24, 12). Elle se compare alors, avec à chaque fois une évocation précise du végétal mentionné, à un cèdre, à un cyprès, à un palmier, à des plants de roses, à un olivier, à un platane, à du cinnamome, à de l'aspalathe, à un térébinthe, à une vigne (Siracide 24, 13-17). Le prêtre Onias est semblablement magnifié par de nombreuses images d'arbres. Quand il accomplit son service entouré de ses collègues prêtres, il est comme un cèdre entouré de troncs de palmier (Siracide 50, 12).

On pourrait multiplier les exemples de ces listes que la Bible affectionne. Je n'en citerai que deux pour conclure. D'abord un dans la salle d'entomologie : au début du livre de Joël, Dieu rappelle qu'il a envoyé des sauterelles contre son peuple et il cite les ravages que les insectes ont provoqués. On ne sait à quelles espèces exactement s'appliquent les noms qui leur sont attribués, ce qui donne ceci : « Ce qu'a laissé le *gazam*, l'*arbèh* l'a dévoré, ce qu'a laissé l'*arbèh*, le *yèleq* l'a dévoré, ce qu'a laissé le *yèleq*, le *hasil* l'a dévoré » (Joël 1, 4). Un autre exemple montre que la liste a parfois une visée ironique, voire carnavalesque. Dans le livre de Daniel, le roi Nabuchodonosor (son nom est déjà en soi une collection de syllabes) érige une statue d'or et exige qu'on se prosterne devant elle quand on entendra le son « de la trompe, du chalumeau, de la cithare, de la sambuque, du psaltérion, de la cornemuse et de toutes sortes d'instruments » (Daniel 3, 5). Il est évident que la même liste est répétée – et plus d'une fois (Daniel 3, 10 et 15) – et qu'elle est relayée par d'autres listes (cf. Daniel 3, 21, 27, 29).

Enfin, plusieurs passages bibliques sont des collections de portraits et pourraient être appelés galeries des célébrités. Le livre des Juges en donne un assez bon exemple (une notice sur chaque Juge d'Israël : Juges 2-16) ou bien

le Siracide qui, e
illustres » (Sirac

Le temple : som

Plusieurs de ce
concernent le ter
la création : les
lambrissent, le f
Seigneur, l'eau c
Rois, les Chroni
dans les sanctua
fastidieux ; il n'
laisser aller à le
matières, des co
Créateur vient fa
les ressources do

Le temple comm

Un musée cons
fonction : il a en
donc pas d'abor
musée, mais bie
étapes de son av

Un lieu dans un

La structure fond
le Saint des sain
gravité du temple
(1 Rois 8, 4-6),
arrivés tous les
monter l'arche de
sacrés qui étaien

²⁰ On a cité ici les
faudrait parler aus
étapes centrées sur
les figuiers, ou le s
les livres bibliques
est nommé. Cf. Ph
dans la Bible, Brux

le Siracide qui, en sept chapitres (de 44 à 50), déploie un « éloge des hommes illustres » (Siracide 44, 1)²⁰.

Le temple : sommaire du créé

Plusieurs de ces évocations (le pectoral, le prêtre comparé aux arbres) concernent le temple. Dépositaire des merveilles du créé, il est un résumé de la création : les pierres qui forment les murs, les différents bois qui les lambrissent, le feu qui sert à fondre les métaux, l'air saturé par la nuée du Seigneur, l'eau qui miroite devant le vestibule... Dans l'Exode, les livres des Rois, les Chroniques, se trouvent de longues descriptions des objets contenus dans les sanctuaires de Moïse, puis de Salomon. Ces chapitres passent pour fastidieux ; il n'est pas sûr qu'ils le soient, pour peu qu'on accepte de se laisser aller à leur charme. On y découvre un Dieu artisan, amoureux des matières, des couleurs, exigeant sur la qualité : un vrai professionnel. Le Créateur vient faire sa demeure parmi son peuple, dans sa création : il utilise les ressources dont elle regorge et se délecte d'en parler.

Le temple comme enchâssements de lieux

Un musée conserve et présente une mémoire. Le temple a aussi cette fonction : il a engrangé le souvenir des sanctuaires qui l'ont précédé. Ce n'est donc pas d'abord par ce qu'il contient et expose que le temple s'apparente au musée, mais bien par son être même, qui rend perceptibles et actuelles les étapes de son avènement.

Un lieu dans un autre

La structure fondamentale de cette élaboration mémorisée se manifeste dans le Saint des saints de Jérusalem (1 Rois 6, 16). Cette pièce est le centre de gravité du temple salomonien et sa fonction est d'accueillir l'arche d'alliance (1 Rois 8, 4-6), et peut-être aussi l'ensemble du tabernacle. « Quand furent arrivés tous les anciens d'Israël, les prêtres enlevèrent l'arche, et ils firent monter l'arche de YHWH, ainsi que la Tente de la rencontre et tous les objets sacrés qui étaient dans la tente ; ce furent les prêtres et les Lévites qui les

²⁰ On a cité ici les textes qui réunissent une collection d'éléments de même nature. Il faudrait parler aussi des parcours guidés. La Bible organise des itinéraires avec des étapes centrées sur un même objet. On peut ainsi suivre les chênes dans la Bible, ou les figuiers, ou le soufre, ou le fer, etc. On s'aperçoit d'effets de cohérences à travers les livres bibliques. Il se passe des choses spécifiques quand l'un ou l'autre élément est nommé. Cf. Ph. LEFEBVRE, *Comme des arbres qui marchent. L'homme et l'arbre dans la Bible*, Bruxelles, Lumen Vitae, 2001, (coll. « Connaître la Bible », 24).

firent monter » (1 Rois 8, 3-4). Après maints sacrifices devant l'arche, « les prêtres introduisirent l'arche de l'alliance de YHWH à sa place, dans le *debîr* de la maison²¹, dans le Saint des saints, sous les ailes des chérubins » (1 Rois 8, 6).

Le texte ralentit alors pour préciser l'agencement des chérubins qui protègent de leurs ailes le lieu de l'arche et pour nous signaler que les barres de l'arche (qui servaient à la transporter) dépassaient du Saint des saints (1 Rois 8, 7-9). La structure d'enchâssement n'est donc pas complète. L'arche n'est pas totalement englobée, mais laisse voir un peu de sa présence. Elle est le témoin, à la fois caché et avoué, d'un temps ancien du sanctuaire ; elle rappelle dans le temple établi le sanctuaire mouvant du désert. Les chérubins aux ailes protectrices proposent aussi le temps en perspective dans l'étroitesse du *debîr* : Salomon les a fait sculpter à nouveaux frais alors que l'arche est censée en comporter déjà sur son couvercle. Nouvel emboîtement de deux représentations : les effigies géantes exécutées récemment sous Salomon et celles, plus modestes et plus anciennes, que Moïse avait fait réaliser.

Le tabernacle

Le texte hésite sur la présence ou non du tabernacle tout entier. Il semble que sa mention en 1 Rois 8, 4 soit une addition : on ne parle en effet plus du tabernacle depuis bien longtemps et il paraît impensable qu'une telle structure, même dûment repliée, ait pu être aisément entreposée dans le *debîr* du temple. Notre texte trace à nouveau une ligne de continuité, sans y insister. L'évocation du tabernacle est sans doute un ajout, pas au sens pourtant d'une addition subreptice que seul le savant saurait démasquer, mais au sens d'un signal, évident et léger : le temple est référé au tabernacle dans un rapport complexe de prolongement et de transformation. Le temple en dur n'est pas la tente nomade, pourtant il n'aurait pas vu le jour si la tente n'avait jadis inauguré un lieu de Dieu au milieu de son peuple.

L'arche d'alliance

L'arche qui arrive au temple est par excellence un objet nomade²². Elle cristallise sur elle tous les lieux qu'elle a traversés, où elle a été transportée, non par une magie qui lui serait propre, mais parce qu'elle porte la présence

²¹ Le nom *debîr* que l'on donne aussi au Saint des saints est le plus souvent rattaché à la racine *dabar* qui désigne la parole et l'acte de parler.

²² Elle était transportée quand le peuple était au désert (cf. Exode, Lévitique, Deutéronome. Lire en particulier : Exode 40, 34-38). C'est elle qui accompagne le peuple dans son entrée en Terre promise (cf. Josué 1-6).

du Se
histoi
le Se
deman
L'arch
c'est v
route,
14-15)

de l'an
qu'elle

sept jo
Seule
prostitu
et quic
émissa
maintie
certain
sainte
constan
d'être
profane
déposer
auprès
Par con
de béné
porte un
est orig
l'arche
sanctua

Prolifér

Tout vis
temple
porche

²³ Un des
²⁴ Dieu es
et ses pie

du Seigneur. « Celui qui siège sur les chérubins²³ » est le garant d'une histoire et d'une itinérance dont l'arche fut l'objet. Ou peut-être le sujet : car le Seigneur qui trône sur elle²⁴ agit ostensiblement, au point qu'on se demande si l'arche ne contient pas en elle-même une force inquiétante. L'arche est de l'ordre de l'archivage, de la bande image. Se tenir devant elle, c'est voir se dérouler tout un passé ; elle est posée là et pourtant toujours en route, elle dont les barres de transport ne doivent jamais être ôtées (Exode 25, 14-15).

De fait, depuis l'entrée en Terre promise, on peut suivre les itinéraires de l'arche. Dans les livres historiques, on parle d'elle à cause des chemins qu'elle fraie et qu'elle enregistre.

Au début du livre de Josué, l'arche est le leader du peuple. On la suit sept jours durant autour des remparts de Jéricho, jusqu'à ce qu'ils tombent. Seule une maison encastrée dans la muraille reste debout : celle de Rahab la prostituée. Rahab, en effet, demeure à l'abri avant que tout s'effondre, « elle et quiconque sera avec elle dans sa maison, parce qu'elle a mis à l'abri les émissaires que nous avons envoyés » (Josué 6, 17). Devant l'arche, on se maintient ou on succombe ; l'arche qualifie les lieux qui lui agréent. D'une certaine manière, la maison de Rahab est le premier sanctuaire de la Terre sainte puisqu'elle résiste devant le trône de YHWH. C'est d'ailleurs une constante des chemins de l'arche : ce qui tombe devant elle n'est pas digne d'être un sanctuaire, ce qui demeure devant elle relève du lieu saint, si profane qu'il paraisse. Quand les Philistins s'emparent de l'arche et la déposent dans un de leurs temples, on constate que la statue du dieu Dagôn, auprès de quoi elle est placée, tombe en pièces détachées (1 Samuel 5, 1-5). Par contre, quand elle séjourne dans la maison d'Obed-Édom, elle est source de bénédictions pour les habitants de cette demeure. Pourtant, Obed-Édom porte un nom inquiétant qui l'apparente à l'ennemi (Serviteur d'Édom), et il est originaire de Gat, une cité philistine hostile (2 Samuel 6, 9-12). Quand l'arche enfin est déposée au temple de Jérusalem et que les prêtres sortent du sanctuaire, « la nuée remplit la maison de YHWH » (1 Rois 8, 10).

Prolifération des objets

Tout visiteur de la Bible se retrouve inmanquablement dans les parvis du temple où sont exposés des objets célèbres : mer de bronze, colonnes du porche en bronze, bassins et leurs bases en bronze... Ces objets (en

²³ Un des noms traditionnels de Dieu dans l'Ancien Testament depuis 1 Samuel 4, 4.

²⁴ Dieu est censé être assis sur les ailes éployées des chérubins qui recouvrent l'arche et ses pieds reposer sur le coffre de l'alliance.

particulier les deux premiers) sont les éléments les plus fréquemment décrits dans l'Ancien Testament ; pas moins de quatre descriptions : une en 1 Rois 6-7 (construction de ces éléments), une dans le passage parallèle des Chroniques, la description est renouvelée lorsque ces objets sont démantelés par les armées du roi de Babel (2 Rois 25), chapitre qui est en partie repris à la fin du livre de Jérémie (Jérémie 52, 17-23). De même, la vaisselle du temple donne lieu à de nombreuses listes, jusqu'à un véritable catalogue dans le livre d'Esdras (Esdras 1, 9-11) : il s'agit alors d'inventorier ce qui en reste dans les trésors du roi de Babylone afin de le rapporter à Jérusalem. Pourquoi cette insistance sur le temple comme lieu où des choses sont entreposées, cette précision à les nommer ? Rappeler un passé grandiose ? Peut-être, mais les objets échappent à ce qu'on en dit ; ce n'est pas parce qu'on les décrit souvent qu'ils deviennent plus immédiats.

Objets déconnectés d'un usage

L'espace du temple propose bien des objets dont on ignore l'emploi. Faits de matériaux nobles, exécutés par un artisan expérimenté, présentés d'ailleurs avec insistance comme des « œuvres d'artisan », ils échappent à tout enrôlement utilitaire. Il y a quelque chose de très moderne dans la présence de ces objets sciemment déconnectés de tout usage pratique.

Les œuvres exposées au temple sont énigmatiques. Il y a ainsi dix bassins, posés sur autant de structures garnies de roues, le tout en bronze. La description de ces étranges productions est longue (1 Rois 7, 27-39) et peu compréhensible. Bien des termes sont inconnus ou peu sûrs, certaines phrases semblent suspendues ; on dirait que le texte murmure quelque chose dont on entend ici ou là des bribes, dont on retient quelques impressions d'ensemble. Comme dans certaines formes d'art moderne, ces objets semblent résulter du réemploi d'objets existants (roues, châssis, cuves...), dont l'agencement général crée du nouveau inattendu, improbable, mal défini. Si l'on devait représenter ces bassins sur escabeaux à roulettes, il faudrait dessiner des structures brouillées, des enchevêtrements aux tons métalliques d'où émergent parfois des formes « de lions et de bœufs », des cercles.

La taille de ces objets est impressionnante : sept coudées de haut (environ 3,50 mètres). Dix énormes châssis de bronze à véhiculer (ils ont des roues) sur le parvis du temple : pourquoi ? Comment ? Chacun d'eux pèse des quintaux ou des tonnes. Et pourquoi placer des bassins au-dessus ? Il n'y a aucune utilisation possible : comment acheminer l'eau à une telle hauteur ? Si l'on parvenait à les remplir, on obtiendrait un mètre cube d'eau environ par bassin (« chaque bassin contenait quarante bats », 1 Rois 7, 38). Comment pousser les châssis de bronze alourdis d'une tonne de liquide ? Comment accéder à cette eau ? Pour quoi en faire ?

On peut dire la même chose de la Mer de bronze, sise en face du temple. Sa description est plus figurative : elle est une gigantesque vasque de

bronze
regard
Mais à
réguliè
comme
des ab
point d

« Le pa

Dans l
Cela d
choses
une foi
objets s

I
des obj
y a aus
aspersi
les bols
qui con
transfo
notamm
(1 Rois

Objets

Quand
siècles,
d'objets
avant n
royaum
des che
des aut
a pareil
eux, le
peuple
était sit
ancien
l'objet

I
indiscip
en tout
on cro

bronze reposant sur douze bœufs de bronze, groupés par trois, chaque trio regardant un point cardinal. La vasque est décorée de moulures végétales. Mais à quoi sert-elle ? Il faudrait assécher des rivières pour la remplir régulièrement, une bonne partie de l'eau s'évaporerait rapidement. Et comment accéder à cette piscine élevée à plusieurs mètres ? Comment faire des ablutions dans cet abîme de 2,5 mètres de profondeur, n'offrant aucun point d'appui à un éventuel utilisateur ?

« *Le parti pris des choses* »

Dans le temple, les objets semblent proliférer. Est-ce un bien ou un mal ? Cela dépend des objets. En tout cas, le texte note régulièrement combien les choses sont présentes, plus nombreuses qu'on ne s'y attendait. Soulignons une fois de plus ici le « parti pris des choses » que la Bible manifeste : des objets sont là et on en parle.

Il y a dans les chapitres consacrés au temple les longues descriptions des objets les plus impressionnants que nous avons mentionnés auparavant. Il y a aussi des listes, sonores, volubiles : les chaudrons, les pelles, les coupes à aspersion, les fleurons, les lampes, les mouchettes, les cuvettes, les couteaux, les bols, les cassolettes, les gonds en or pour les portes (cf. 1 Rois 7, 40-50, qui comporte plusieurs listes, résumés et catalogues qui sont repris, redits, transformés en litanies). Plus tard, on évoque le mobilier de la maison du roi, notamment le trône posé sur six marches et ornés de lions, le tout en or (1 Rois 10, 18-21).

Objets inattendus : le char divin

Quand on fait l'inventaire de ce qu'il y a dans le temple après quelques siècles, on trouve des éléments qu'on n'avait pas vu y entrer. Il y a plus d'objets qu'on ne croit. Josias, roi de Juda (seconde moitié du VII^e siècle avant notre ère), entreprend ainsi une grande réforme du culte dans son royaume. Quand il veut purifier le temple de Jérusalem, voilà qu'on y trouve des chevaux dédiés au soleil (statues ou animaux vivants ?), un char du soleil, des autels annexes sur les terrasses. Un demi-siècle avant lui, le roi Ézéchias a pareillement débarrassé son royaume d'éléments culturels sacrilèges. Parmi eux, le serpent de bronze fabriqué jadis par Moïse (Nombres 21, 4-9), que le peuple s'était mis à révéler comme un dieu, sans que le texte précise où il était situé. Mais s'il est un reste glorieux du temps du désert, alors il a pu être anciennement déposé au temple : pieusement conservé d'abord, il aurait fait l'objet avec le temps d'une adoration indue.

Des objets apparaissent, mais pas tout à fait selon une explosion indisciplinée. Un objet tient une place ; qu'elle soit faite pour lui ou pas, il y a en tout cas une place à occuper. En Genèse 3, on nous le montre déjà : quand on croit Dieu absent et qu'on pose une question, alors le serpent vient

occuper la place qui semble vide et fait mine immédiatement d'apporter une réponse. Josias trouve au temple un char du dieu soleil (2 Rois 23, 11), un objet qu'on n'avait jamais nommé auparavant. Mais les Chroniques nous parlent aussi d'un char, un char de YHWH cette fois, qui est présent au temple et que nul n'avait non plus nommé précédemment. Dieu a-t-il un char ? Oui, Ézéchiél le mentionne longuement, en un chapitre inaugural fort mystérieux (Ézéchiél 1) ; on comprend que ce char (la *merkaba*) n'est pas une réalité que l'on peut décrire à la légère. Cette place énigmatique du char divin, les Chroniques nous suggèrent enfin qu'elle existait bien au temple déjà, et 2 Rois nous dit qu'elle avait sa contrepartie dévoyée dans le même temple ; c'est d'ailleurs plutôt le dévoiement que l'on voit d'abord, de même que le serpent se montre en premier selon Genèse 3, apparemment détenteur de solutions.

D'autre part, les fameux dix bassins roulants du temple que nous avons évoqués plus haut présentent, dans les mystérieuses descriptions qui en sont faites en 1 Rois 7, de grandes parentés avec le char divin dont parle Ézéchiél 1. La parenté se manifeste d'abord par le fait que dans les deux cas le texte est énigmatique et utilise les mêmes procédés de brouillage. Et puis, dans les deux descriptions, bien des termes et des images se retrouvent. Ainsi semble-t-il y avoir un véritable dossier du char divin que les objets disent, dévoilent, masquent, contrefont. Les objets sont les supports d'une révélation risquée : tantôt elle est disséminée sur dix objets de bronze du temple dont l'usage est impensable, tantôt elle est évoquée par sa parodie idolâtre, tantôt elle est mentionnée au temple mais si brièvement qu'on se demande s'il y a bien une réalité tangible de référence, tantôt elle est longuement évoquée, dans le mystère de sa réalité céleste, presque indicible et pourtant mise en mots.

Objets révélateurs : le char divin et ses avatars

Les objets signalent ; ils ne servent pas toujours à quelque chose, mais toujours ils servent une Présence. Ils déjouent les pistes faciles²⁵, tout en rapatriant notre pensée dans le réel des choses. Tout devient plus mystérieux, mais aussi plus accessible paradoxalement et plus compréhensible. Ainsi, le char divin que le temple recèle comme une réplique du char céleste semble une réalité très obscure, mais on l'a en fait vue depuis fort longtemps. Ainsi,

²⁵ On peut ainsi faire une n-ième reconstitution du temple et établir un commentaire savant qui propose des corrections sans nombre pour ramener le texte à résipiscence, c'est-à-dire à ce qu'on avait décidé qu'il devait dire. Heureusement, c'est là un rôle des objets : le texte qui les évoque peut être amendé, mais eux-mêmes laissent une empreinte étrange et substantielle qu'il n'est pas si facile d'effacer.

quand l'arche d'alliance « où Dieu siège sur les Chérubins » fut renvoyée par les Philistins effrayés par sa puissance, elle fut par eux posée sur un chariot tiré par deux vaches, accompagnée d'objets d'or offerts en réparation. Les animaux de trait allèrent exactement jusqu'au lieu où elles devaient aller, « au champ de Josué à Beth-Shémesh » sur le territoire d'Israël, où des lévites la réceptionnèrent (1 Samuel 6, 14). Beth-Shémesh est une cité bien connue, dont le nom se traduit par « Maison du Soleil ». Quand David décidera de faire venir l'arche à Jérusalem enfin conquise, il placera celle-ci sur un chariot tiré par des bœufs (2 Samuel 6, 1-8)²⁶.

Le char de Dieu, sa contrefaçon dans le char du soleil, s'inscrivent dans de multiples itinéraires d'objets qui, au fil de leurs déplacements et de leurs déploiements, écrivent une épiphanie de Dieu, y compris dans les situations qui ont apparemment une faible teneur théologique (les parcours en chariot à vaches...). Le temple est-il un musée ? Oui, c'est un conservatoire d'objets et des plagiats de ces objets qui tous concourent à annoncer un mystère étonnant et pourtant donné sous nos yeux.

Il serait passionnant d'étudier ainsi chaque objet mentionné au temple, non pas seulement en le forçant à s'intégrer dans les critères d'une connaissance des objets moyen-orientaux que nous avons déjà, mais en le prenant pour lui-même, dans la profusion ou au contraire la sobriété de la description qui en est donnée. Il conviendrait aussi de le considérer dans ses éventuelles itinérances, en examinant les objets qu'il a croisés, les jeux de miroir de ses imitations. On établirait ainsi, en prenant pour guide le texte biblique et non un savoir parallèle, une muséographie originale : comment les objets sont traités dans la Bible, comment ils transitent souvent par le temple.

L'ekphrasis : écrire, décrire, déjouer, déplacer

Descriptions : l'objet qui manque ou l'objet qui bouge ?

Le temple biblique n'est pas un bâtiment que l'on peut aller visiter : il est détruit depuis longtemps. Il tient par la vertu d'un texte, et ainsi en va-t-il de tous les objets qui jadis s'y trouvaient exposés. Le temple est donc médiatisé par des écrits : nous en recevons des images, des idées, une « pensée du temple » pour reprendre l'expression de Fr. Schmidt. Ce sont là les effets de l'*ekphrasis*, que la rhétorique ancienne applique surtout à la littérature gréco-romaine, mais qui peut rendre compte de bien des passages du texte

²⁶ Dans ces deux cas, le mot *chariot* n'est pas le même en hébreu que celui qui désigne le char divin en Ézéchiel ou en 1 Chroniques. Mais c'est bien la réalité d'un véhicule tiré par des bêtes qui est dans tous les cas évoquée.

biblique²⁷. L'*ekphrasis* désigne essentiellement la description de bâtiments et surtout de tableaux ; elle a donc partie liée avec le monde du musée, se proposant comme un doublage littéraire des œuvres et des lieux d'art. Elle introduit toutes sortes de jeux intéressants entre les objets qu'elle évoque et le texte qui les évoque : l'objet, qu'il existe encore ou qu'il soit détruit, entre en relation avec la description qui est faite de lui ; celle-ci est-elle le substitut de l'objet, ou un objet textuel qui lui est opposé, ou un regard particulier qui donne à l'objet une nouvelle chance d'être ce qu'il est, ou une parole sur l'objet qui le dénature ou bien le modèle autrement, etc. ?

Nous n'entrerons pas ici dans ces débats classiques et complexes. Constatons seulement que la description des sanctuaires et de leurs collections dans la Bible contribue à les rendre mouvants, malléables, elle multiplie les possibilités de représentations. C'est là un fait d'écriture biblique, courant et concerté : le temple comme bâtiment décrit, bouge, ouvre sur d'autres bâtiments qui sont peut-être encore lui, et les objets décrits peuvent prendre différentes formes ou gardent des inconnues qui empêchent une représentation normative. Le recours à la notion d'*ekphrasis* arrache les textes à l'incessant soupçon d'erreur : les descriptions ne se trompent pas, elles jouent avec les images qu'elles évoquent, déjouent les représentations spontanées, rendent finalement le sanctuaire et ses biens à leur vocation première : l'itinérance. Le texte remet sciemment en chemin ce que nous croyions savoir sur un temple et sur son matériel sacré.

Un musée moderne pourrait peut-être rendre au mieux ce dispositif textuel antique ; au moyen des techniques d'aujourd'hui (des représentations informatiques en trois dimensions par exemple), on pourrait en effet donner un équivalent visible de ce que le texte provoque : le temple est ici ou bien là-bas ; il a quatre pièces ou bien trois, voire deux seulement, mais trois en fait ; il est plus étendu qu'on ne croit, englobant d'autres bâtiments, ou bien limité en fait à l'espace qu'on pensait... Une partie des objets précieux qui s'y trouvent se trouvent aussi dans le palais du roi, mais est-ce bien le palais ou définitivement le temple ? Voyons quelques exemples.

Le temple et son double

Salomon demande à son collègue Hiram, le roi de Tyr, de lui envoyer des cèdres du Liban afin de construire « une maison pour le Seigneur » à Jérusalem. Ces arbres grandioses sont dûment envoyés par voie de mer. Or, il y a finalement assez peu de cèdre dans le temple ; il y figure surtout comme

²⁷ Voir par exemple : M.-É. BLANCHARD, « Problèmes du texte et du tableau : les limites de l'imitation à l'époque hellénistique et sous l'Empire », dans B. CASSIN (dir.), *Le Plaisir de parler*, éd. de Minuit, 1986, p. 131-154.

lambris (1
explosive
description
sa maison,
maison de
large et tre
des madrie
[...] ». Un
cèdre depu
de ces édif
de cèdre.

Bref
portion co
appelle d'a
la Forêt du
Liban », d
trouve en
1 Rois 7, 4
de temple,
presque cir

D'au
le même
prophètes
(exemple :
Liban qui
ses quelqu
semble se
mitoyen d'

On
techniques
sache en d
C'est un m
impression
2, 13-22),
temple de
systèmes d
d'évidence

²⁸ Voir Ph. I
là », *Politie
secrètes », s*

lambris (1 Rois 6, 9, 10, 16, 18). Par contre, il apparaît avec une profusion explosive dans les bâtiments civils que Salomon construit. Après la description du temple et de ses objets, on lit ceci (1 Rois 7, 1-3) : « Quant à sa maison, Salomon la bâtit en treize ans et il l'acheva tout entière. Il bâtit la maison de la Forêt du Liban : cent coudées de long, cinquante coudées de large et trente coudées de haut, sur trois rangées de colonnes de cèdre, avec des madriers de cèdre sur les colonnes. Il y avait aussi un plafond de cèdre [...] ». Un autre bâtiment afférent, le Vestibule du trône, « était recouvert de cèdre depuis le sol jusqu'aux poutres » (1 Rois 7, 7). La grande cour autour de ces édifices est protégée par un mur comprenant des pierres et une rangée de cèdre.

Bref, les cèdres surabondent dans les constructions palatiales et ont la portion congrue dans le temple où ils devaient figurer uniquement. On appelle d'ailleurs un bâtiment qui a l'air d'être le palais royal « la maison de la Forêt du Liban ». « Ordonne que l'on abatte pour moi des cèdres dans le Liban », disait Salomon à Hiram (1 Rois 5, 20). Les fameux cèdres, on les trouve en véritable forêt (trois rangées de quinze colonnes de cèdre massif : 1 Rois 7, 4) dans la maison du roi. Cette maison, d'ailleurs, a des dimensions de temple, bien plus que le temple qu'on a décrit avant, dont le volume est presque cinq fois moindre que la maison de la Forêt du Liban.

D'autres indices dans les deux descriptions (temple et palais) vont dans le même sens²⁸. Où est finalement le temple et où est le palais ? Les prophètes nommeront métaphoriquement « Liban » le temple de Jérusalem (exemple : Zacharie 11, 1, etc.) : font-ils allusion à la maison de la Forêt du Liban qui dès lors serait un temple ou appellent-ils ainsi le petit temple avec ses quelques placages de cèdre ? Un temple en appelle un autre, un lieu semble se substituer à un autre, le temple dûment reconnu comme tel semble mitoyen d'un bâtiment qui est plus temple que lui.

On peut rêver d'un système d'hologrammes dans un musée des techniques qui nous placerait dans un bâtiment, puis un autre, sans qu'on sache en définitive où l'on est. Le vrai temple est toujours celui d'à côté. C'est un mouvement biblique foncier, et les descriptions nous en donnent une impression assez puissante. Quand Jésus vient au temple de Jérusalem (Jean 2, 13-22), certains comprennent après coup qu'il parle d'un autre temple, « le temple de son corps ». C'est une évidence biblique qui chahute trop nos systèmes de représentations pour qu'elle ait du premier coup son caractère d'évidence : quand vous avez un temple, cherchez l'autre.

²⁸ Voir Ph. LEFEBVRE, « Le temple de Jérusalem et le secret de son lieu ou Dieu ici et là », *Politica-Hermetica*, n° 12, (Actes du XIII^e colloque international « Les contrées secrètes », sous la présidence d'É. POULAT), 1998, p. 11-25.

Temple et palais : qui imite qui ?

La même impression se renforce quand on regarde de près les doublages ou les transits d'objets. Avec un bois précieux et inconnu que Hiram (toujours lui) lui apporte de pays lointains, Salomon fabrique des balustrades au temple, mais aussi à sa propre maison (1 Rois 10, 11-12). Intéressant dispositif muséographique : quand on ne peut totalement entrer dans un lieu (le temple a des parties réservées, il n'est pas aussi accessible qu'un bâtiment profane), on construit une imitation qui proposera plus aisément au regard les richesses reproduites. Mais ces pièces de menuiserie exceptionnelles accentuent encore le trouble de la similitude des deux bâtiments.

Un seul autre exemple. Salomon fait fabriquer une magnifique collection de boucliers en or massif : cinq cents pièces, exécutées selon deux modèles. Ces chefs-d'œuvre sont placés dans la maison de la Forêt du Liban. On apprend bien plus tard qu'il y avait aussi un assortiment de boucliers en or dans le temple (2 Rois 11, 10) : ils venaient de l'époque de David qui les avait enlevés à des ennemis et apportés à Jérusalem (2 Samuel 8, 7). Ici encore, un dossier se constitue peu à peu : les jeux de boucliers faits par Salomon tendent à imiter pour sa propre demeure ceux qui semblent avoir été consacrés à Dieu dès la génération précédente. Ce qui achève de brouiller les pistes, c'est que Roboam, fils de Salomon, fait fabriquer un jeu de boucliers en bronze : ils sont déposés dans la maison du roi, mais ils sont transportés dans le temple du Seigneur lorsque le roi s'y rend (1 Rois 14, 27-28).

La traduction ouvre encore le champ des possibles

Un dernier mot sur les descriptions d'objets : nous l'avons vu pour les bassins à roulettes, les descriptions sont volontiers obscures, rendent possibles plusieurs interprétations, donc des représentations variées. C'est une manière de garder ductile la matière des choses. Le musée biblique est rempli d'objets qui sont chacun des collections d'objets possibles. Ce qui accentue ce procédé, c'est la traduction grecque. Les traducteurs traduisent et donc prennent parti plutôt pour un sens ou pour un autre, à moins qu'ils n'ajoutent encore par leurs choix lexicaux à la multiplicité déjà offerte dans le texte original.

On comprend ainsi – difficilement d'ailleurs – selon l'hébreu que les portes de la pièce principale du temple avaient « des montants de forme quadrangulaire » ; quand le grec rend cette expression, il parle « de portiques quadruples » (?). Irruption à l'époque de la traduction d'une réalité du moment (le portique à la grecque) dans le vieux temple sémitique de

Philippe LEFEBVRE

Jérusalem²⁹ ! Un texte hébreu qui donne lieu à des compréhensions diverses est encore enrichi par la proposition des traducteurs. Cela n'est jamais sans un sens à déchiffrer : les portiques signalent souvent un accès public, une déambulation possible : veut-on nous suggérer que des préaux à colonnes rendaient le temple accessible ?

Le temple : un musée anti-nostalgique

Le temple et tout ce qu'il recèle continue, dans le texte et par lui, à se transformer et à vivre. Le texte biblique se fait musée, lui qui donne un lieu à des bâtiments détruits et à des objets perdus depuis longtemps. Il continue à les proposer à notre méditation, à notre amour des mots et des choses. Le temple englobe le tabernacle qui lui-même est fait selon le modèle de la demeure divine que Moïse a vue jadis (Exode 25, 9 et 40). Le temple semble en appeler aussi à un autre, plus grand, plus authentique peut-être, la maison de la Forêt du Liban, dont Ézéchiel se souvient quand il évoque un temple à venir où un messager céleste le guide (Ézéchiel 40-44). Ce dernier sanctuaire renvoie donc à la demeure divine dont il semble un nouveau reflet. Venant du temple de Dieu, on rejoint le temple de Dieu, et toutes ses actualisations terrestres en donnent le goût et la couleur. Les descriptions du temple et toutes les collections d'objets étranges et merveilleux qu'il conserve ne visent pas à fixer le lecteur dans la nostalgie. Elles maintiennent au contraire un grand transit de formes, de sens, de mystère.

Philippe LEFEBVRE
Université de Fribourg

²⁹ L'évangile de Jean (10, 23) parle du portique de Salomon dans le temple de Jérusalem que Jésus fréquente. On dit souvent que ces portiques sont une construction hérodienne qui a reçu le nom prestigieux du fils de David. Certes. C'est aussi, peut-être, une allusion à la traduction grecque qui fait remonter à Salomon la présence de portiques au temple.